

Rencontre avec l'écrivain américain Tosches à tout

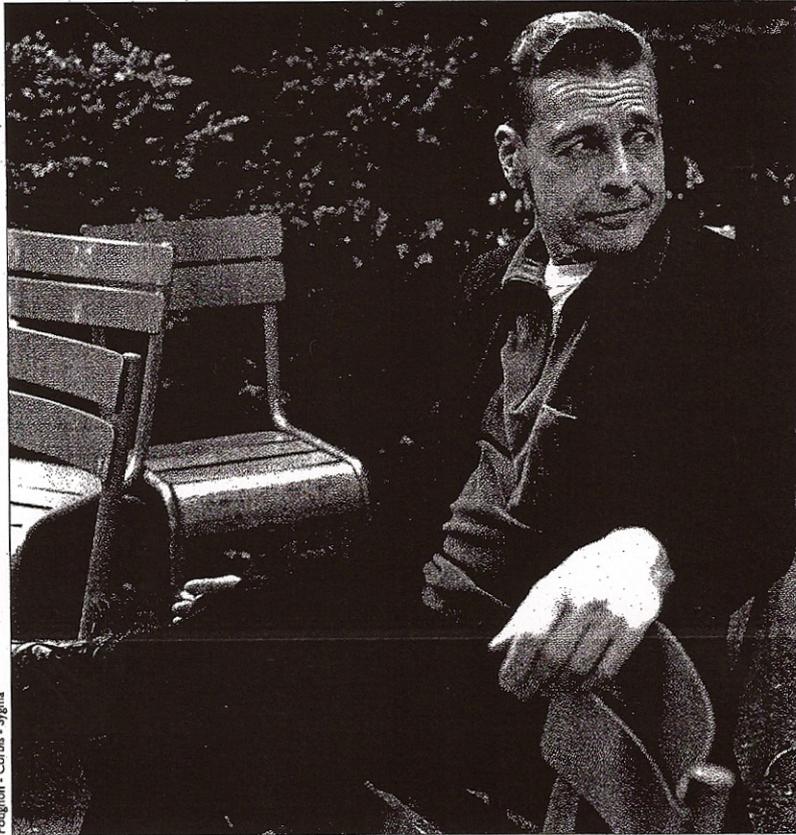
Rock critique culte, auteur de polars, poète, journaliste à « Vanity Fair », Nick Tosches publie son premier vrai roman, « la Main de Dante », et un essai, « Blackface »

Il y a quelques années encore, à part quelques maniaques qui avaient dévoré en v.o. ses flamboyants bouquins sur la musique américaine, personne en France n'avait entendu parler de Nick Tosches. Puis tout a été très vite. Après ses deux polars sur la mafia, « la Religion des ratés » (Série noire) et « Trinités » (Folio policier), les Editions Allia se sont attaquées aux gros morceaux : « Héros oubliés du rock'n'roll », « Country » et surtout « Hellfire », son portrait dément de Jerry Lee Lewis, rocker psychopathe drogué jusqu'à l'os, écartelé entre salut et damnation.

Une trilogie où Tosches entreprenait une exploration documentée jusqu'au tournis des souterrains de l'Amérique, persuadé, à raison, que cette « musique du diable » (le blues antique, la country la plus obscure, le rock des origines) en disait plus long sur le Secret américain que n'importe quel pavé universitaire ; hissant au passage, Homère rock'n'roll, quelques fêlés patentés au rang de mythes. En ce début 2003, ce sont deux nouveaux ouvrages signés Tosches qui arrivent : « la Main de Dante », un roman, et « Blackface », une somme sur le mystérieux chanteur Emmet Miller, le dernier des *minstrels*, ces chanteurs blancs qui se grimaient en Noirs...

Dans le restaurant rempli de businessmen, on le repère tout de suite. Belle gueule, c'est sûr. Il vous salue d'un sourire tellement hollywoodien qu'on cherche la caméra. Mais alors d'où vient l'aura de lassitude mélancolique qui pourtant l'enveloppe ? De la journée qui l'attend – une dizaine de rencontres avec la presse ? Possible. Mais pas seulement. Quand on passe commande, on entend avec surprise l'auteur des « Confessions d'un chasseur d'opium », qui avoue « prendre encore des drogues de temps en temps », demander de l'eau plate. « Si Jésus-Christ est mort pour nous tous, vous pouvez bien boire pour moi », lâche-t-il. L'expli-

cation est sur la table : une boîte métallique pleine de pilules blanches et bleues. Dans « la Main de Dante », on découvre un personnage qui porte son nom. Ce Nick Tosches *bis* est écrivain, sérieusement défoncé (alcool, morphine, héroïne), pote de mafiosi cinglés, et ma-



Pouignon - Corbis - Sigma

Nick Tosches est né à Newark en 1949. D'abord journaliste de rock, il a publié notamment « la Religion des ratés », « Trinités », « Hellfire », « Country », « Dino », « les Confessions d'un chasseur d'opium ». Il donne régulièrement des lectures publiques de ses poèmes.

lade comme un chien : « Je me faisais vieux. Le diabète avait eu raison de ma bite et il était en train de me tuer à petit feu. Ma date de péremption était dépassée ; je n'étais plus consommable. »

La mort, la fin qui approche sont omniprésentes pour le Tosches de « la Main de Dante », comme si le temps pressait aussi pour son

double : « Bientôt je ne serai plus de ce monde, et on aura vite fait de m'oublier. Sur la douzaine de livres que j'ai écrits, tout au plus deux ou trois, et peut-être quelques poèmes épars, seront considérés comme des œuvres. » Parmi lesquelles il compte bien voir « la Main de Dante », son chef-d'œuvre selon lui. Un roman pourtant totalement foutraque, croisement du « Nom de la rose », du « Parrain » et d'une autobiographie camouflée... Des mafiosi new-yorkais apprennent qu'un curé sicilien en poste à la bibliothèque du Vatican est tombé sur un manuscrit autographe de « la Divine Comédie », le Graal de tout bibliophile (on n'en connaît aucun). Ils embarquent en Sicile leur copain Nick Tosches, expert en vieux grimoires et docteur en Dante, pour authentifier la trouvaille. Ce qu'il fait. Après liquidation de tous les témoins, Nick Tosches est chargé de trouver des clients. Dépecé, le manuscrit fera la fortune de tout ce joli monde, permettant à Tosches *bis* de mener enfin la vie dont il rêvait : celle de vacancier éternel. Parallèlement à une radiographie des

mœurs tordues des mafiosi et aux soliloques de Tosches (dont une formidable colère contre les mœurs contemporaines de l'édition), le roman retrace la vie de Dante, son ambition d'écrire le livre qui contiendrait toute la Sagesse du monde. Ce qui nous vaut des pages passablement bourratives sur la mystique médiévale, dont la kabbale (à ce propos, si Tosches lit le latin et le grec, il devrait réviser son hébreu : il attribue à la lettre *yod* la valeur numérique 6 au lieu de 10, ce qui fiche en l'air une démonstration du sage qui aurait initié Dante aux secrets de la mystique juive...).

Au risque de contrarier le romancier Nick Tosches, on avoue préférer son essai sur Emmet Miller – ultime étape, dit-il, de sa quête de l'essence de la musique américaine –, qui est un formidable coup de gueule contre l'« escroquerie ethnique ». Pour Tosches, il n'y a pas de musique « noire » ou « blanche », mais ce mystère

insondable qui a vu de pauvres bougres incultes accéder, comme les plus grands poètes, à la beauté et aux secrets de l'âme humaine.

Demain, Nick Tosches rentre à New York, une ville qu'il n'aime plus. D'ailleurs en Amérique, aujourd'hui, tout le fatigue. La presse, la musique, le monde de l'édition, la politique. « Je vais quitter le pays. J'hésite entre la France, l'Italie et le Laos. » Un bon Bordeaux, des spaghetti ou une pipe d'opium, telle est la question.

BERNARD LOUPIAS

« La Main de Dante », par Nick Tosches, Albin Michel, 426 p., 23 euros. « Blackface. Au confluent des voix mortes », Editions Allia, 320 p., 18 euros (en librairie le 20 janvier).